

# *Les Cahiers d'Orient et d'Occident*

Lettre bimestrielle n°26 – mai/juin 2010

---

Orient intérieur  
Ésotérisme occidental et oriental  
Romantisme allemand  
Documents littéraires rares ou inédits  
Libres destinations



Tous droits réservés  
2006-2010

« Tout le moyen âge fut pieux et, si l'on veut, au sens le plus large du mot, mystique, car il vécut sa croyance et sentit la douceur de l'intimité avec son Dieu, mais jamais ce goût de la haute piété et de la spéculation philosophique et théologique qui la soutient ne fut plus général que dans l'Allemagne du Sud, l'Alsace et la Suisse du XIV<sup>e</sup> siècle. Il se répand avec une extraordinaire intensité non seulement parmi les religieux et les prêtres, mais encore parmi les laïcs, hommes ou femmes, qui forment cette grande famille mystique des « Amis de Dieu », selon le beau nom qu'ils se donnent. Dans leurs lettres, ils s'exhortent au divin amour, ils élaborent de pieux romans, ils copient, traduisent, échangent, commentent des œuvres mystiques. Plusieurs d'entre eux seront célèbres dans l'histoire religieuse de leur pays, ici Henri de Nördlingen, prêtre séculier originaire de la Souabe, qui, chassé de son pays pour sa fidélité au pape lors de la querelle entre le Saint-Siège et Louis le Bavarois, se fixa quelque temps à Bâle et fut l'âme de ce mouvement, telle sa fille spirituelle, Margaretha Ebner, Dominicaine à Medingen, pour laquelle il traduisit en haut-allemand le plus puissant cantique d'amour que le XIII<sup>e</sup> siècle nous ait laissé, la *Lumière de la divinité* de Mechtilde de Magdebourg, tels encore Rulman Merswin et sa femme, de Strasbourg, Adelheit Langmann et Christina Ebner, religieuses d'Engelthal, tels surtout les glorieux Dominicains, maîtres de tous les maîtres, Tauler et Suso »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jeanne Ancelet-Hustache, *La vie mystique d'un monastère de dominicaines au moyen âge, d'après la Chronique de Töss*, Perrin, 1928, pp. 3-4.

## DE L'ORIENT INTÉRIEUR

### LE MONT SPIRITUEL

« L'expérience des amis de la Montagne intérieure comble toute attente », écrit Marie-Madeleine Davy. C'est qu'il existe une montagne qui se trouve dans le cœur, un Mont spirituel, qui est lui-même un Mont de perfection (saint Jean de la Croix), et qui fait écrire à Angelus Silesius, dans son *Pèlerin chérubinique* [II, 83], que l'homme est « un mont en Dieu » :

#### Le mont spirituel.

Je suis un mont en Dieu [*ich bin ein Berg in Gott*] et dois me gravir moi-même, si Dieu doit me montrer sa face bien-aimée.

Or, « il y a pour l'homme deux montagnes : l'une est la montagne de l'intelligence, l'autre est la montagne de l'amour », et « l'amour est au sommet de l'intelligence ». Ainsi l'homme est-il appelé à gravir intérieurement cette montagne de l'amour qui devient son Mont spirituel ; et c'est alors l'amour qui s'avance au-devant de l'homme, depuis le sommet de ce Mont, pour lui servir de guide intérieur, comme Béatrice fera avec Dante, dans la *Divine Comédie* : « Si l'intelligence est le guide qui conduit vers le secret de la théophanie, elle est aussi le guide qui finalement s'efface (comme Virgile devant Béatrice) ». Atteindre le sommet de la montagne de l'amour, c'est atteindre l'Aimé invisible, « que le mystique découvre caché à l'intérieur de lui-même », le Christ-*Sophia*, selon Jacob Böhme, l'Imâm dans la tradition ismaélienne. C'est, enfin, en référence au mont Sinaï que l'homme est destiné à s'élever sur la montagne de l'amour : le Sinaï mystique, qui apparaît le Mont spirituel par excellence dans l'ésotérisme islamique<sup>2</sup> :

37. Je sortis des grottes et des cavernes, et j'en finis avec les vestibules : je me dirigeai droit vers la Source de la Vie. Voici que j'aperçus les poissons qui étaient rassemblés en la Source de la Vie, jouissant du calme et de la douceur à l'ombre de la Cime sublime. « Cette haute montagne, demandai-je, quelle est-elle donc ? Et qu'est-ce que ce Grand Rocher ? »

<sup>2</sup> Cf. Sohrevardî, *Le récit de l'exil occidental*, in *L'Archange empourpré*, Fayard, 1976.

38. Alors l'un des poissons « choisit pour son chemin dans la mer un certain courant » (18/60). Il me dit : « Cela, c'est ce que tu désiras si ardemment ; cette montagne est le mont Sinaï, et ce Rocher est l'oratoire de ton père. » – « Mais ces poissons, dis-je, qui sont-ils ? – « Ce sont les semblables à toi-même (tes semblables). Vous êtes les fils d'un même père. Épreuve pareille à la tienne les avait frappés. Ce sont tes frères. »

39. Lorsque j'eus entendu cette réponse, et en ayant éprouvé la vérité, je les embrassai. Je me réjouis de les voir comme ils se réjouirent de me voir. Puis je fis l'ascension de la montagne. Et voici que j'aperçus notre père à la façon d'un Grand Sage, si grand que les Cieux et la Terre étaient près de se fendre sous l'épiphanie de sa lumière. Je restai ébahi, stupéfait. Je m'avançai vers lui, et voici que le premier, il me salua. Je m'inclinai devant lui jusqu'à terre, et j'étais pour ainsi dire anéanti dans la lumière qu'il irradiait.

40. Je pleurai un moment, puis je lui dis ma plainte au sujet de la prison de Qayrawân. Il me dit : « Courage ! Maintenant, tu es sauvé. Cependant il faut absolument que tu retournes à la prison occidentale, car les entraves, tu ne t'en es pas encore complètement dépouillé. » Lorsque j'entendis ces mots, ma raison s'envola. Je gémissais, je criais comme crie quelqu'un qui est sur le point de périr, et je le suppliai.

41. Il me dit : « Que tu y retournes, c'est inéluctable pour le moment. Cependant je vais t'annoncer deux bonnes nouvelles. La première, c'est qu'une fois retourné à la prison, il te sera possible de revenir de nouveau vers nous et de monter facilement jusqu'à notre paradis, quand tu le voudras. La seconde, c'est que tu finiras par être délivré totalement ; tu viendras te joindre à nous, en abandonnant complètement et pour toujours le pays occidental. »

42. Ses paroles me remplirent d'allégresse. Il me dit encore : « Sache que cette montagne est le mont Sinaï (23/20, *Târ Saynâ*) ; mais au-dessus de celle-ci, il y a une autre montagne : le Sinaï (95/2, *Târ Sînâna*) de celui qui est mon père et ton aïeul, celui envers qui mon rapport n'est pas autre que ton propre rapport envers moi.

43. « Et nous avons encore d'autres aïeux, notre ascendance aboutissant finalement à un roi qui est le Suprême Aïeul, sans avoir lui-même ni aïeul ni père. Nous sommes ses serviteurs ; nous lui devons notre lumière ; nous empruntons notre feu à son feu. Il possède la beauté la plus imposante de toutes les beautés, la majesté la plus sublime, la lumière la plus subjuguante. Il est au-dessus de l'au-dessus. Il est Lumière de la Lumière et au-dessus de la Lumière, de toute éternité et pour toute éternité. Il est celui qui s'épiphanise à toute chose « et toute chose va périssante hormis sa Face » (28/88).

## Le mont Carmel

La montée du Mont Carmel, selon saint Jean de la Croix, consiste à gravir le sommet de ce Mont spirituel, de cette montagne qui est « le haut degré de perfection que nous appelons ici<sup>3</sup> union de l'âme avec Dieu » [Argument]. Union de l'âme avec Dieu, tel est le terme, en effet, de l'expérience de la montagne intérieure. Cependant cette montagne est aussi un « lieu » – le Mont Carmel lui-même – dont on sait que « seuls habitent sur cette Montagne l'honneur et la gloire de Dieu », et que l'on peut assimiler par conséquent au Paradis céleste, au seuil du Monde supracéleste ou du Principe. Et elle symbolise, enfin, un état, celui de « l'homme véritable » qui s'est élevé depuis le centre de son âme vers son Principe ou son Origine :

« Si vous voulez avoir quelque chose en tout,  
Vous ne tenez pas purement en Dieu votre trésor.

En cette nudité, l'esprit trouve son repos,  
Parce que ne convoitant rien,  
Rien ne le fatigue vers le haut,  
Rien ne l'opprime vers le bas,  
Car il est dans le centre de son humilité. »

Au-delà de ce Mont, « il n'y a plus de chemin », écrit saint Jean de la Croix : « *Ya por aqui no hay camino, porque para el justo no hay ley...* ». Et c'est ainsi que la « montagne à gravir sans agir », selon Maître Eckhart, est une montagne sans chemin<sup>4</sup>.

Ainsi le Mont spirituel peut-il être compris en comparaison avec ce que René Guénon écrit du caractère *wang* :



« Ce que désigne ce caractère désigne proprement, c'est donc l'Homme en tant que terme médian de la Grande Triade, et

<sup>3</sup> Dans *La montée du Mont Carmel*.

<sup>4</sup> Cf. « L'origine », *Cahier d'Orient et d'Occident*, n°25.

envisagé spécialement dans son rôle de « médiateur » ; nous ajouterons, pour plus de précision encore, que l'Homme ne doit pas être considéré ici seulement comme l'« homme primordial », mais bien comme l'« Homme universel » lui-même, car le trait vertical n'est autre que l'axe qui unit effectivement entre eux tous les états de l'existence, tandis que le centre où se situe l'« homme primordial », et qui est marqué par le point de rencontre du trait vertical avec le trait médian horizontal, au milieu de celui-ci, ne se rapporte qu'à un seul état, qui est l'état individuel humain ; au surplus, la partie du caractère qui se réfère proprement à l'Homme comprenant le trait vertical et le trait médian horizontal (puisque les deux traits supérieur et inférieur représentent le Ciel et la terre), forme la croix, c'est-à-dire le symbole même de l'« Homme universel »<sup>5</sup>.

### L'homme-montagne

Certes, « tous les hommes ne sont pas concernés par l'ascension de la Montagne intériorisée », ainsi que le fait remarquer Marie-Madeleine Davy, mais rien n'empêche de formuler le souhait que nous devenions chacun un « homme-montagne » selon sa belle expression, car, ajoute-t-elle : « Grâce à sa propre expérience, l'homme-montagne ne peut ignorer la fragilité de la condition humaine. »

## DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

### DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES *AMIS DE DIEU*

Après l'édition dans les précédents *Cahiers* d'un article de Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », paru dans *La Revue d'Alsace*, en 1856, nous poursuivons la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland avec des extraits de la thèse d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

---

<sup>5</sup> René Guénon, *La Grande Triade*, Gallimard, pp. 144-145.

LES  
AMIS DE DIEU

AU QUATORZIÈME SIÈCLE

HENRI DE NÖRDLINGEN

Marguerite Ebner mourut le 20 juin 1351 à l'âge de soixante et un ans, le 27 décembre 1355, Christine Ebner [sa sœur] la suivit dans la tombe à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Nous ne savons combien de temps Henri de Nördlingen survécut à celles dont l'amitié avait été la grande joie de sa vie ; la dernière mention qui soit faite de lui vient du couvent d'Engelthal, où il demeura pendant trois semaines à partir du 9 novembre 1351. Pendant sa présence dans ce couvent, Christine Ebner eut plusieurs révélations remarquables sur son compte et sur celui de Tauler, qui montrent quelle profonde impression la piété de ces deux hommes, surtout celle du grand dominicain, avait faite sur son esprit. Elle entendit successivement la voix céleste lui dire que Tauler était de tous les hommes celui que Dieu chérissait le plus ; que deux noms se trouvent écrits dans le ciel, celui de Tauler et celui de Henri le prédicateur; que Dieu était le gardien de Henri, et qu'il demeurait en Tauler comme « un mélodieux jeu de harpe ». Ce n'est certainement pas par ouï-dire que Christine Ebner a pu se former une idée aussi élevée du dominicain strasbourgeois ; il est dès lors permis d'admettre que Tauler, que nous avons rencontré à plusieurs reprises à Medingen, aura aussi honoré de sa visite le couvent d'Engelthal, pendant l'un ou l'autre de ses séjours en Bavière.

Nous avons eu déjà l'occasion de constater quelques-unes des particularités du caractère de Henri de Nördlingen. Relevons encore ici l'admiration enthousiaste qu'il professait pour Marguerite Ebner et son amour des reliques, sentiments qui chez lui se tenaient intimement. Il applique à la nonne de Medingen les appellations les plus honorifiques, dont il n'a pas toujours su bannir une certaine fadeur dans l'expression. Ce défaut se manifeste d'ailleurs dans toute son exposition mystique, que ne soutiennent ni la profondeur de la pensée religieuse ni l'énergie des préceptes moraux ; notre auteur se perd le plus souvent dans la recherche des synonymes et dans l'analyse méticuleuse des sentiments. Il appelle Marguerite Ebner tour à tour « la noble fille du roi des cieux ; la perle précieuse

de Dieu ; la sœur chérie, l'épouse, la bien-aimée que Jésus-Christ a élue d'éternité ; la colombe qui a construit son nid dans les blessures saignantes et brûlantes d'amour de notre Seigneur ; la fille bienheureuse du Saint-Esprit, issue du cœur du Père comme une fleur dont le parfum réjouit tous les cœurs purs et dont la vue remplit d'allégresse toute l'armée des cieux ». Selon lui, c'est par la volonté expresse de Dieu qu'elle note les révélations dont elle a été gratifiée, et c'est « de la bouche de Dieu » qu'elle tient ce qu'elle écrit ; aussi Henri de Nördlingen appelle-t-il le récit de ces révélations « une sainte écriture ». [...]. En un mot, il la considère comme une sainte. Au lieu de demander lui-même à Dieu, dans les moments critiques de son existence, de lui faire connaître le parti qu'il doit prendre, il préfère recourir à l'intercession de Marguerite Ebner. « Prie ton bien-aimé, lui écrit-il, de te révéler ce que je dois faire et ce que je dois laisser ». Il ne craint pas de consulter son oracle de Medingen sur des questions d'une nature moins élevée : un jour qu'il ignore, faute de documents certains, à quel saint ont appartenu des reliques qu'il avait réussi à se procurer, il charge naïvement Marguerite d'obtenir de Dieu quelque révélation sur ce point. Ce qui est plus grave, c'est qu'il considère tous les objets qui ont touché le corps de Marguerite Ebner comme doués par cela même d'une vertu surnaturelle. Il la prie un jour de lui faire parvenir une de ses « robes de nuit », désireux qu'il était « d'être purifié corps et âme par le contact de sa chaste et sainte robe ». Quelque temps après, il lui envoie un linge destiné à recevoir « les larmes de son cœur débordant d'amour », et une bande dont elle devait se servir chaque fois qu'elle se ferait saigner, avec la recommandation de la prêter aux sœurs du couvent dans la même circonstance, à cause de « la grâce salutaire » que cette bande ne pouvait manquer de leur conférer, venant de Marguerite Ebner ; mais il prend bien soin d'ajouter qu'elle devra lui léguer ces deux objets, si elle meurt avant lui. L'on voit qu'il s'y prenait à temps pour se procurer des reliques. Pareillement il écrit à Marguerite Ebner de donner une de ses vieilles robes à Irmingarde de Hohenwart, qui paraît avoir éprouvé pour elle la même vénération. Trouver des reliques était en effet une des grandes préoccupations de Henri de Nordlingen. Un jour il envoya à Medingen « le trésor de son cœur », c'est-à-dire trois crânes de saintes ; un autre jour, des ossements provenant des onze mille vierges ; puis encore, un doigt de sainte Agnès. C'est pour se procurer des reliques qu'il entreprit ses plus longs voyages à Cologne, à Aix-la-Chapelle, à Bamberg. Mais la véritable sainte à laquelle s'adressaient ses hommages, celle dont l'amitié était plus précieuse pour lui que les restes inanimés de toutes les autres, demeurait à Medingen. C'est elle qu'il appelle non seulement sa plus

chère consolation et la grande joie de son cœur, mais encore « le salut de son âme ». C'est à elle qu'il adresse ceux qu'il convertit à la vie mystique, pour leur assurer le profit de son intercession particulièrement efficace et les élever par son intermédiaire à l'union avec Dieu. « Les amis de Dieu de Bâle, lui écrit-il, et en particulier la dame de Falkenstein, Marguerite de l'Anneau d'or, Henri de Rheinfelden, le chevalier de Pfaffenheim, le chevalier de Landsberg et sa femme, ainsi que beaucoup d'autres, me chargent de te demander de prier Dieu pour eux, afin que par ton cœur ils soient unis au cœur de Dieu. Toutes les âmes que je gagne et conquiers en Christ, je te les amène à toi, comme à l'épouse bien-aimée du fils de l'empereur éternel ».

La théologie de Henri de Nördlingen n'a guère dépassé le cercle étroit que nous venons de tracer. Sans doute, il est au courant de toute la terminologie métaphysique que le mysticisme de son temps avait adoptée. C'est ainsi qu'il parle d'un ami de Dieu qui a désiré, pour la plus grande gloire de son Créateur, être dépouillé de tout sentiment de l'amour divin et renoncer à toute intimité avec Dieu, et qui, « devenu sans amour à force d'amour », entendit après une longue séparation d'avec Dieu, dans laquelle il s'était comporté « en vaillant chevalier », ces mots prononcés par une voix céleste : « Permits-moi, mon fidèle bien-aimé, de posséder en toi et avec toi tout le trésor de ma divinité, l'ardent amour de mon humanité et la joie du Saint-Esprit » ; à quoi cet ami de Dieu répondit : « Oui, Seigneur, je te le permets, à la condition toutefois que tu sois seul à en jouir et non moi ». Ailleurs il cite l'exemple d'une « sainte enfant de Dieu », Ellina de Crevelsheim, qui dans « son merveilleux amour » supporta pendant dix-huit ans toutes les souffrances qu'il plut à Dieu de lui envoyer, et resta sept ans sans proférer une parole ; Dieu, quand il le jugea à propos, la frappa de sa main, si bien qu'elle fut étendue cinq jours sans connaissance, ainsi qu'il advint à saint Paul, et dans ce ravissement la pure vérité lui fut révélée, l'accès de la sainteté intérieure du cœur du Père lui fut ouvert ; elle fut déifiée en Dieu, unie à l'Unité suprême, liée par les chaînes de l'amour, environnée de lumière, inondée de paix et de joie ; actuellement son âme plane bien haut au-dessus de toutes les afflictions terrestres ; elle attend son bien-aimé Jésus-Christ dans une soumission paisible à sa volonté quelle qu'elle soit ». Mais ce ne sont là que de rares exceptions qui se détachent nettement sur le fond généralement terne de sa pensée religieuse. Et comment aurait-il pu en être autrement, comment Henri de Nördlingen aurait-il pu donner à son enseignement un caractère original et individuel, alors qu'il se plaint sans cesse de sa tiédeur religieuse, et qu'il nous apprend qu'il n'a encore guère éprouvé lui-même la grâce

que Dieu donne aux autres amis de Dieu par son entremise ? Il s'effraie en pensant à la profondeur des jugements de Dieu, « en vertu desquels l'un annonce les vérités qui amènent les autres à la félicité éternelle, sans pouvoir rien en percevoir lui-même », et sa grande consolation est alors de se recommander aux prières de Marguerite Ebner. Dans cette situation d'esprit, il n'a guère pu que reproduire dans ses prédications les idées courantes du mysticisme, telles qu'il les tenait soit de son éducation religieuse, soit de ses lectures, et auxquelles il avait donné son adhésion intellectuelle sans réussir à les faire descendre d'une manière féconde dans son cœur : de là le caractère impersonnel de son enseignement.

Ce n'est pas sans regret que les amis de Dieu de Bâle virent s'éloigner celui qui, malgré ses faiblesses, avait été pendant de longues années un des soutiens de leur piété. Nous ne savons comment ils réparèrent la double perte que leur avait causée le départ successif de Tauler et de Henri de Nördlingen. Les dominicaines du couvent de Klingenthal à Bâle avaient compté, ainsi que leurs sœurs du couvent d'Underlinden à Colmar, parmi les amies et admiratrices de Marguerite Ebner ; elles conservèrent jusque vers le milieu du quinzième siècle l'héritage des traditions mystiques de la grande époque qui venait de finir. Marguerite de l'Anneau d'or avait écrit dès 1348 à Marguerite Ebner pour la prier d'être désormais la directrice de sa vie spirituelle. Après la mort de celle-ci, elle se soumit probablement à la direction des dominicains de sa ville natale, parmi lesquels elle comptait un neveu du nom de Jean ; à sa mort, en 1376, elle leur légua tous ses biens et fut ensevelie dans leur couvent. Son nom est le seul qui soit mentionné dans les annales du mysticisme bâlois pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, avant l'époque où nous rencontrons celui de Marguerite de Kentzingen, dominicaine à Unterlinden, puis à Klingenthal, et dont il sera question dans la suite de cette histoire.

Auguste JUNDT

\*

### MARGARETHA EBNER

Elle entra très jeune au couvent de Medingen Sainte-Marie, près de Dillingen, dans la Souabe, et y passa des années, étendue sur un grabat, tenaillée par des souffrances mystérieuses qui s'exaspéraient durant la semaine de la Passion. Elle devint la fille spirituelle de cet Henri de Nördlingen, prêtre séculier qui fut l'âme de la grande famille mystique des « Amis de Dieu ». Il lui envoya un jour sa traduction en haut-allemand de la *Lumière de la Divinité*, de Mechtilde de Magdebourg, en lui recommandant de lire l'ouvrage avec grand respect. C'est

lui qui la décida à noter ses expériences. Ils échangèrent des lettres qui ont été publiées. *Les Révélations* de Margaretha Ebner sont simples et ingénues, et pleines de douceur résignée<sup>6</sup>.

### MARGARETHA EN ORAISON

Seigneur, en ton très haut amour, en ton immense et douce miséricorde qui, de toute éternité, s'est répandue du ciel sur la terre, je te recommande la pureté de notre âme, la droiture de nos cœurs, l'innocence de toute notre vie, l'honnêteté de tous nos désirs et de toutes nos pensées. O Jésus-Christ, que ton infinie miséricorde nous prépare et que ton amour nous contraigne, afin que nous soyons introduits en la grâce la plus suave, en l'amour le plus sincère que tu as réservés à tes meilleurs amis dans la vie, la mort et l'éternité.

Je te prie, mon Seigneur, de nous unir intimement par ton pur amour au bien que tu es toi-même. ô Dieu. Je te prie, Seigneur, au nom de l'aide puissante que tu nous as donnée, pendant ta sainte vie humaine, grâce à toutes tes œuvres d'amour, de nous faire prendre conscience, par une touche suave, de ta présence visible et invisible, de nous faire comprendre ce qu'est l'amour véritable envers toi, afin que toute notre joie ne soit qu'en ta sainte Passion et en tes sacrements, et que tu nous donnes par là le parfait mépris du monde, l'oubli complet de nous-mêmes, la connaissance véritable qui nous fasse regretter nos péchés et les éviter dans l'amour parfait, et une souffrance amère pour tout le temps que nous avons perdu par nos pensées, nos paroles, nos actions, notre indifférence envers ta sainte grâce.

Fais, Seigneur, que notre sincère amour pour toi nous mette sans cesse en garde attentive contre nous-mêmes et nous donne la victoire sur tout mal. Accorde-nous, Seigneur, de te connaître et de t'aimer selon la parfaite vérité et d'être lavés et purifiés de toutes nos fautes par ton infinie miséricorde, afin que nous apparaissions, devant le miroir lumineux de ta face divine, aussi purs que quand notre âme fut donnée à notre corps et notre corps lavé par le baptême.

Je te prie, Seigneur Jésus-Christ, au nom de ta grâce parfaite, de nous aider à accomplir en nous ta sainte volonté, que ce soit dans la joie ou la souffrance. Que ta toute-puissance nous oblige, que ton doux amour nous contraigne à ne plus vivre selon la nature, afin que toi, Jésus-Christ, tu vives en nous avec toute ta grâce, et que nous vivions pour toi seul selon la vérité...

---

<sup>6</sup> Raoul Gout, *Le miroir des dames chrétiennes*, Paris-Genève, 1935.

Je te prie, Seigneur, de nous pénétrer des souffrances de ton cœur, afin qu'elles soient imprimées en nous comme vrai signe d'amour de ton cœur, autant que ton désir amoureux l'a jamais accordé à un cœur sincère.

Donne-nous, Seigneur, la douce joie intérieure d'un cœur pur, désirant le pain vivant de ton saint corps, et une soif ardente dans laquelle nous osions te recevoir selon la profondeur de ta miséricorde. Exerce envers nous ta bonté en nous accordant ta suavité et ta faveur, afin que, par l'accroissement de nos vertus et de ta grâce, nous éprouvions véritablement en nous la force cachée de tes sacrements.

Je te prie, Seigneur, de nous nourrir aujourd'hui en même temps que le prêtre qui te reçoit le plus dignement sur la terre, afin que nous soyons comblés de toutes les grâces de ton Saint Sacrement, aussi véritablement que si nous te recevions réellement de ses mains avec la dignité de son désir ; afin que, par ta grâce toute puissante, nous ne souffrions pas des malheurs de la Chrétienté<sup>7</sup> et que nous n'apportions le dommage d'aucun mal à la vérité sans tache que tu es toi-même, Dieu, où se contemple toute vérité. Fais que nous paraissions, devant ta face divine, innocents de cette faute et de toute faute, et ornés de ta grâce parfaite. Fortifie-nous par ton pain vivant pour que notre amour ardent s'accroisse sans cesse et que nous soyons enveloppés de ton infinie miséricorde, protégés contre tout mal et prisonniers de ta sainte vérité. Ouvre-nous les trésors de ta grâce, augmente-la sans cesse en nous, et qu'elle ne nous soit jamais enlevée jusqu'à la vie éternelle, où elle sera notre récompense devant ta face, notre joie et notre désir en toi, éternellement...

Je te prie, Seigneur, de te donner à nous en la grâce très suave par laquelle tu te donnes à tes plus chers amis, et de nous libérer de tout mal. Qu'est-ce que le mal ? Seigneur, c'est tout ce qui n'est pas toi.

Donne-nous le baiser de ta paix éternelle en notre cœur et notre âme, avec plus de douceur que ton âme sainte n'en a jamais éprouvé, lorsqu'elle reçoit un cœur pur dans la joie amoureuse d'un ineffable baiser. Apaise par là ton amour ardent, épanche ton infinie miséricorde, fortifie la vérité, enseigne-nous la vraie foi chrétienne dans la vie et dans la mort, assure le bien et la justice.

Seigneur Jésus-Christ, ta lumineuse et toute belle humanité doit être ma force intérieure, la purification de toute ma vie ; qu'elle

---

<sup>7</sup> « Margaretha fait certainement allusion à l'interdit qui pèse sur l'Allemagne du fait de la dissension entre les Papes d'Avignon et l'empereur Louis le Bavarois, excommunié par Jean XXII en 1324. » [Jeanne Ancelet-Hustache.]

illumine toutes mes pensées, pour que je reconnaisse la droite vérité. Notre chemin doit nous conduire vers toi dans la vérité, Seigneur ; notre lumière sera la vie pure que tu menas pendant trente-trois ans sur la terre, tes œuvres d'humilité, ta douceur, ta douloureuse Passion, ta mort par amour, tes paroles de vérité.

Seigneur, veille doucement sur moi dans ta grâce, donne-moi une fin pleine d'amour, avec de bonnes pensées, la jouissance éternelle de l'amour. Seigneur, car tu es notre Seigneur et nous n'en connaissons pas d'autre que toi. Ton honneur sera notre nourriture éternelle, ta puissance notre joie éternelle, la contemplation de ta face lumineuse notre éternel salut, alors que toute tristesse aura pris fin et que toute joie sera assurée par le jaillissement de la fontaine de vie...

Augmente en nous toutes tes grâces, Seigneur, jusqu'à ce que nous parvenions là où ta grâce divine sera notre joie éternelle et notre éternelle récompense. *Amen. Deo gratias.*

Je te remercie, Seigneur Jésus-Christ, de ce que tu t'es fait homme. Je te rappelle ta souffrance, et je t'ouvre mon cœur : verses-y ton martyre.



# VOYAGE

## DU CHEVALIER CHARDIN.

### DE PARIS À ISPAHAN.

#### CHANT V.

Ministre spécialement élu de Dieu pour maître des fidèles, tu es l'âme du prophète de Dieu ; on ne te doit point donner d'autre nom, ô maître des fidèles !

Ton bras toujours victorieux a amené sous son joug les têtes des plus fiers héros du siècle, ô maître des fidèles !

Les trésors que la nature cache, et ceux dont elle couvre l'univers, sont sans éclat et sans prix, lorsque tu fais tes libéralités, ô maître des fidèles !

Le brillant rubis se couvre de terre dans le creux de la minière, honteux de n'être pas assez beau pour être mis en ton trésor, ô maître des fidèles !

Je ne te dirai point quelle différence il y a du zéphir du printemps au doux souffle de ta bouche, qui rafraichit l'âme et le cœur, ô maître des fidèles !

Tout ce que Jésus faisoit avec son haleine, étoit un emblème, et puis c'est tout. C'étoit un emblème qui signifioit les miracles que devoient opérer les paroles de ta bouche, ô maître des fidèles !

Comment pourrait un esprit court et confus comme le mien, représenter l'excellence et le prix de ta majesté, ô maître des fidèles !

L'esprit universel, avec ses connaissances sublimes ne saurait encore arriver au portail de ta merveilleuse essence, ô maître des fidèles !

S'il y avoit un lieu plus exalté que le très-haut trône de Dieu, je dirois que c'est là ta place, ô maître des fidèles !

Pour te louer dignement, il faudrait dépeindre ta merveilleuse essence ; mais, par cela même, il est impossible de te louer dignement; ô maître des fidèles !

Tu es tout ce que tu mérites d'être ; mais qui comprend ton mérite ? que ton Dieu, ô maître des fidèles !

Nous mendions tous comme des pauvres gueux, à la porte de ta bienfaisance, et les rois de la terre se trouvent entre ces mendiants [*sic*], ô maître des fidèles !

Le prix de tes faveurs surpasse la capacité de l'entendement humain. Le poids de ta majesté et de ta gloire est trop pesant pour les épaules humaines, ô maître des fidèles !

## CHANT VI.

Etre d'une puissance inconcevable, les commandemens [*sic*] de la Providence s'exécutent par ton commandement. Le grand tour de la sphère céleste n'est pour toi qu'un tour de main.

Le soleil, à l'ombre et sous les auspices de qui roule la nature, n'est qu'un rayon de l'éclat de l'agraffe de ta ceinture.

La fontaine éternelle, dont l'Océan visible n'est pas seulement une goutte, est elle-même une simple goutte de la mer de tes largesses.

L'esprit humain qui divise le monde en quatre parties, n'est pas davantage auprès de toi qu'un grain de poussière. Il divise ses connaissances en dix degrés ; mais combien de ces degrés faudroit-il pour être un canton de ta science ?

L'intendant<sup>8</sup> du collège de la création, l'ange Gabriel, avec tout son art et toute sa science, n'est qu'un petit écolier auprès de toi.

Les versets de l'*Alcoran*, qui assurent les hommes de la miséricorde et de la faveur de Dieu, ont été envoyés du ciel, en considération de toi.

C'est une petite louange pour ton ineffable pouvoir, que de l'appeler le zénith de la puissance, vu que le zénith n'est pas davantage que le nadir du pouvoir de ton portier.

Ces deux astres, qui sont les yeux du monde, sont deux globes qui, n'ayant pas été jugés assez beaux pour entrer dans la structure de ta maison, ont été posés aux avenues.

Le fameux oiseau qui est posé sur la voûte de ton palais, élève de terre les neuf voûtes des cieux, comme un grain de bled.

Tout ce qu'enferme l'abîme de la prédestination, ses merveilles et ses prodiges, n'est produit en lumière et ne se manifeste que par ton commandement.

L'humble esclave de ta grandeur, le pauvre Hassen, s'emploie nuit et jour, tous les ans, tous les mois, dans le pays d'Amul, à chanter tes louanges.

Dévotement prosterné le visage contre terre, à la porte de ton glorieux palais, il expose à tes yeux un cœur malade, dont il te demande la guérison.

Peut-on cacher sa maladie à la vue d'un remède salutaire ? Certainement il n'est pas judicieux de cacher sa maladie à la vue d'un remède infailible et souverain.

## CHANT VII.

Glorieuse ville de Nedgef, depuis que tu es devenue le domicile du soleil de la foi, ton territoire est devenu plus honorable que le puits de Zemzem<sup>9</sup> et Mecque la sainte.

Nedgef est le véritable Kabe<sup>10</sup> des gens qui cherchent la vérité, parce que l'aimant de la religion y fait son domicile.

Lequel est aussi le soleil de la pure créance, le maître des fidèles, le gouverneur du royaume de l'amour de Dieu, le chef des citoyens de la Babylone céleste.

O destructeur de l'hérésie ! tu es le secrétaire des

<sup>8</sup> Dans la théologie mahométane, Dieu a créé le monde par le ministère des anges : ce qui est tiré de la théologie des Juifs. (*Note de Chardin.*)

<sup>9</sup> *Zemzem.* – Le puits d'Abraham dont il est parlé dans la *Genèse*, avec l'eau duquel les pèlerins de la Mecque sont obligés de se purifier un nombre de fois. (*Note de Chardin.*)

<sup>10</sup> *Ka'beb.* – La maison d'Abraham à laquelle l'*Alcoran* commande d'aller en pèlerinage une fois en la vie. (*Note de Chardin.*)

commandemens de l'inspiration divine, le juge des choses commandées ou défendues.

Si ton idée, la plus noble dans le sens divin, n'étoit dans le monde, le monde ne seroit qu'une figure imparfaite et sans sens. Suprême Majesté, qui as augmenté l'éclat du trône suprême, toutes les créatures profèrent incessamment ton nom avec éloge.

Le soleil est moindre qu'un atome dans le ciel des assemblées où tu es honoré, et les atomes sont plus grands que le soleil sur la terre des lieux où tu as fait des miracles.

La couronne de Gemchid est sombre et ternie devant l'aigrette de ton turban. Le trône de Fereydon<sup>11</sup> est un banc de bois, en comparaison de ton siège.

La gloire de Salomon qui étoit la gloire de la terre, étoit peu de chose auprès de toi, parce que ce n'étoit qu'un emprunt de la gloire perdurable de ton valet Selmon [Salmân Pâk].

L'infailibilité de la prédestination dépend de ta conduite. Elle a la modestie de ne mettre jamais le pied devant le tien.

C'est un péché de te comparer à un homme ; car quelle comparaison y a-t-il d'un diamant de la première eau avec une motte de terre ?

L'esprit ne peut trouver d'homme pareil à toi, qu'en se tournant vers Mahammed. C'est là notre foi très-ferme et très-claire, et je n'en dis pas davantage.

On crie à haute voix sur la porte du paradis, à ceux qui visitent ta Hautesse : Vous qui avez fait pénitence et êtes devenus gens de bien, recevez votre salaire en entrant ici pour jamais.



# MANOU

*Traduction réalisée par Louis Jacolliot, en 1876, « sur les manuscrits tamouls des pagodes de Vilnoor et Chelambrum, dans le sud de l'Indoustan, collationnés sur le texte sanscrit ».*

---

<sup>11</sup> *Djem-chyd, Férydoûn*, anciens rois de Perse de la première race et monarques de l'Orient. (*Note de Chardin.*)

---

**MANAVA — DHARMA — SASTRA**

**LIVRE PREMIER.**

**LA GENÈSE.**

Manou<sup>12</sup> se reposait dans le silence et s'absorbait dans la contemplation de la pure essence ; les maharshis<sup>13</sup> l'ayant abordé respectueusement, lui parlèrent ainsi :

« Seigneur, fais-nous connaître exactement, d'après la règle divine, les lois que doivent observer les quatre castes et les classes mêlées<sup>14</sup>.

« Toi seul, ô divin fils de Swayambhouva, fut instruit dès l'origine des choses, et peux nous dire ce qu'est une grande cause universelle qui existe par elle-même et que la raison humaine ne peut comprendre. »

Ainsi interpellé par les sages, Manou sortit de sa contemplation, et les ayant salués, il leur dit : « Écoutez, et recueillez ceci :

« Ce monde était dissous dans le non-être imperceptible, sans propriété distincte, ne pouvant tomber sous les sens, ni être imaginé par la pensée ; c'était le sommeil de la nature.

« Quand vint l'heure du réveil<sup>15</sup>, Celui qui existe par lui-même,

---

<sup>12</sup> L'origine de Manou, le grand législateur de l'Inde, nommé communément « le fils de Swayambhouwa, c'est-à-dire de celui qui existe par lui-même, » se perd dans la nuit des temps antéhistoriques.

Le Rig-Véda, ce monument le plus ancien de la pensée humaine, parle de lui en différentes occasions.

<sup>13</sup> Les maharshis ou grands riches sont des personnages fabuleux qui, dans les temps primitifs, étaient censés en rapport constants avec la divinité. Ils instituèrent les divers sacrifices et dirigeaient les hommes par leurs conseils.

Il y eut plusieurs classes différentes de riches.

Ceux dont il s'agit ici sont les sept riches, ancêtres de l'humanité actuelle.

<sup>14</sup> Les quatre castes sont :

Les Brahmes ou prêtres ;

Les Xchatrias ou rois ;

Les Vaysias ou marchands et cultivateurs ;

Les Soudras ou esclaves.

Les castes mêlées représentent les décastés de toutes catégories auxquels on interdisait l'eau, le riz et le feu, en un mot les pariahs.

qui n'est pas à la portée des sens extérieurs, développant la nature avec les cinq éléments et les principes subtils, parut brillant de lumière, et sa présence chassa la nuit.

« Celui que l'intelligence seule conçoit, qui échappe aux sens, qui est sans portée visible, éternel, âme universelle, que nul ne peut définir ni comprendre, développa sa puissance.

« Il résolut, dans sa pensée, de tirer de sa propre substance tous les êtres et il déposa dans les eaux qu'il créa premièrement le germe de la vie universelle.

« Ce germe était contenu dans un œuf d'or aussi brillant que l'astre éclatant du jour, et dans lequel Brahma, le Seigneur de tous les êtres, déposa une parcelle de sa pensée immortelle fécondée par sa volonté.

« Les eaux ont reçu le nom de *naras* parce qu'elles étaient une émanation de l'Esprit divin – *Nara* – et les eaux ayant été le premier lieu de mouvement – *ayara* – de *Nara*. De là l'Esprit divin créateur a été appelé *Narayana* ou *celui qui se ment sur les eaux*.

« De Celui qui est, de cette cause immortelle qui existe par la raison et n'existe pas pour les sens, est né *Pouroucha*<sup>16</sup>, divin fils de Brahma.

Il resta dans l'œuf d'or l'espace d'une année divine, et, par le seul effort de sa pensée, le partagea en deux.

« Et ces deux parties formèrent le ciel et la terre, et le milieu fut l'atmosphère, le réservoir permanent des eaux ; là aussi furent les quatre points principaux et les quatre points intermédiaires<sup>17</sup>.

« Il tira de sa propre essence ce souffle immortel qui ne périt pas dans *l'être*, et à cette âme de l'être il donna l'*Ahancara*<sup>18</sup>, directeur souverain.

« Puis il donna à cette âme de l'être l'intellect aux trois qualités<sup>19</sup> et les cinq organes de perception extérieure.

« Et ayant uni l'*Ahancara* aux cinq organes subtils capables de toutes les modifications les plus diverses, il forma les principes matériels de la vie organisée, et alors créa tous les êtres.

« De ce moi, uni aux six principes imperceptibles dont le Grand Être forma son existence manifestée, de laquelle il allait tirer

<sup>15</sup> L'univers est soumis à des alternatives de dissolutions et de vie. D'après la théologie brahmanique, l'une et l'autre ont lieu pendant le jour et la nuit de Brahma. Quand le Maître suprême dort tout se dissout, quand il se réveille tout renaît à la vie.

<sup>16</sup> *Pouroucha*, mâle céleste, un des noms de *Narayana*, l'Esprit divin, émané de Brahma *Swayambhouva* pour la création.

<sup>17</sup> Les quatre points cardinaux.

<sup>18</sup> *Ahancara* – moi, conscience.

<sup>19</sup> Intelligence, conscience et volonté.

l'univers, est venu le nom de Sarira – composé de six molécules – dont les sages désignent la forme visible du générateur céleste.

« C'est dans cette source immense que se transforment les principes matériels de la vie et le souffle immortel qui ne périt pas dans l'être, et où tout ce qui est animé reçoit ses facultés et ses attributs.

« Par ces particules subtiles douées de forces d'agrégation et de transformation unies au principe de volonté, ont été formés tous les êtres de ce monde périssable émané de l'impérissable.

« Chacun de ces êtres acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que plus un être est éloigné dans la série, et plus il a de qualités.

« Le souverain maître, dès le début, assigna à tous les êtres vivants une existence particulière, des fonctions spéciales et un nom, ainsi qu'il est établi par le Véda.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

## LIBRES DESTINATIONS

### SOUVENIRS D'ISLAM SHI'ITE

La majorité de la population de l'Iran est shi'ite. Le « Persan moyen », l'homme de la rue et des champs, s'appelle, familièrement, *Hasan-Hosên*. La barbe rousse de N. S. Ali trône dans beaucoup de magasins. Une icône (*šemâyeš*) populaire montre Ali près de Salmân Fârsi (Salmân Pâk des Arabes). Au Musée Ethnographique, des peintures de l'époque de Fath-Ali Shâh représentent la bataille de Kerbelâ – où fut coupée la main de N. S. Abbâs, cette main qui somme les étendards (*panjé-ye Hazrat Abbâs*). Une pierre noire et lisse garde l'empreinte de la main d'Ali (*panjé Ali*) – avec deux trous, pour retenir les pierres des suppliants, lorsqu'ils sont exaucés (l'empreinte du pied d'Ali est sur la route de Mashad).

Moharram, le mois de deuil, n'est plus celui des extraordinaires processions d'antan. On ne voit plus guère que dans les Musées la grande « lanterne » à miroirs ou *hejle* – la « chambre nuptiale » d'Ali – qu'un fidèle portait sur la tête, garnie de fleurs, à Qazvin. Le corbillard symbolique de l'Ašurâ n'est plus qu'une banale cage en bois (de palmier) sculpté (*naxš*). Et le Musée Ethnographique de Téhéran conserve les *sartuq* ou *alâmat*, ces espèces de banderoles en

fer forgé, sur un bâti crucial, que l'on brandissait, comme des étendards, au bout de hampes, pour l'Ašurâ. On y voit des colombes, des paons dont la queue s'orne du disque solaire (*panjé-ye xoršîd*) – contre le mauvais œil. D'une chaînette pendent les emblèmes (enclume, fer à cheval, etc.) de onze métiers ou corporations (*asnâf*). Et une sorte de grand fer de lance renferme le nom des « Cinq » (*panj tan*) de la Mobâhala de l'an X : Fâtemé, son père, son époux et ses deux fils.

Octobre 1950 : *Moharram*. Sur la route de Golhak, à la sortie Nord de Téhéran, par deux fois (le 8 et le 16), vers 22 heures, je croise, précédée de drapeaux noirs, une troupe de « flagellants de poitrine » (*siné-zan*), qui frappent leur torse nu en criant : *Yâ Hosên !* Le 21, veille du neuvième jour de Moharram (Tâsu'â), maigres processions nocturnes, dont une seule cohorte de « flagellants à Chaîne » (*zanjir-zan*) : tous ont l'air de pauvres gens. Le jour du meurtre (*qatl*) de Hosên, les cérémonies de deuil sont réduites ; la ville est calme.

\*

L'Iran chérit ses *Emâm*, et les pèlerins<sup>20</sup> affluent à leurs sanctuaires. Les personnes pieuses se font enterrer à Shâh Abdolazim, au Sud de Téhéran, où repose un descendant de Rezâ (le huitième Emâm). Celui-ci a sa tombe à Mashad, où, tout au long de l'année, les fidèles défilent (venus d'Iran, d'Afghânistân ou du Pâkistân), à la cadence de mille par jour en moyenne<sup>21</sup>.

C'est encore Rezâ dont la sœur, Fâtème Ma'sume, attire tant de monde à Qom, sous sa coupole dorée (Qom où, en vieillissant, beaucoup d'Iraniens voudraient aller mourir). On dit que les habitants de la ville sont particulièrement fanatiques, et qu'ils tueraient le porteur d'une bouteille d'alcool.

A Shirâz, le tombeau de Shâh-e Cerâq, « lampe mystique », frère de l'Emâm Rezâ, est un lieu de pèlerinage (*ziârat-gâh*) très fréquenté. Je l'ai visité, le 29 mars 1951. Le bulbe caractéristique, à décor géométrique jaune, vert et bleu, est enduit de mousse, et l'herbe pousse à travers les tuiles. La façade présente une entrée couverte de glaces, une porte en argent rehaussé d'or. La grande salle, toute en glace et argent, est pleine de femmes en prière. A la chaire, un *mollâ* prie à haute voix. Le tombeau est entouré de grilles d'argent, où sont suspendus des « cadenas votifs » (*qofl-e morâdi*) et

<sup>20</sup> On trouve, à Téhéran, la deuxième édition, lithographiée en 1328-1949, d'un charmant récit de voyage à la Mekke, entièrement calligraphié, au siècle dernier, par le prince Ali-Xân, Amin-od-Dôle.

<sup>21</sup> Mars 1951. – Mashad a, alors, 200.000 âmes, avec une population flottante de 25.000 pèlerins.

des « disques solaires » (*panjé-ye xoršíd*) en argent, contre le mauvais œil : les femmes baisent les grilles et les cadenas.

Dame Effat est une ardente musulmane. Elle méprise les fouets et les cadenas d'argent. Fixée à Téhéran, il n'est pour elle qu'un pèlerinage : celui de Qom. Quant à ceux qui vont à Kerbelâ, au prix de leur temps, de leur argent et de leur peine, elle en dit, en haussant les épaules : «Anes ils vont, baudets ils s'en retournent ! » (olâq mi-re, xar bar-mi-garde...).

Vincent-Mansûr Monteil



## COMPTE-RENDU

Jacques Keryell, *Mary Kahîl, Une grande dame d'Égypte, 1889-1989*, Geuthner, Paris, 2010, 236 pages.

On ne remerciera jamais assez Jacques Keryell<sup>22</sup> d'avoir entrepris cette biographie de Mary Kahîl *l'Égyptienne*, une femme au destin exceptionnel, longtemps cantonnée dans l'ombre de l'orientaliste Louis Massignon (1883-1962).

Or, elle n'a pas seulement vécu une remarquable expérience spirituelle avec ce dernier, à la manière de saint François et de sainte Claire, elle a mené une existence particulièrement riche et qui méritait qu'on la retrace, dans le contexte de l'Égypte du 20<sup>e</sup> siècle, où elle a joué un rôle important, par son action sociale, ses initiatives nombreuses en faveur de l'Église grecque-catholique et du dialogue interreligieux entre l'islam et le christianisme. Merci par conséquent à Jacques Keryell de lui avoir consacré un livre, enrichi de documents souvent inédits, recueillis auprès de Mary Kahîl elle-même (en particulier ses *Mémoires*, pp. 27-45).

Née à Damiette, le 28 janvier 1889, dans une riche famille grecque-catholique, Mary Kahîl est morte le 28 juin 1979. C'est à Damiette, le 9 février 1934, qu'elle prononce avec Louis Massignon ce vœu de *Badaliya* (substitution mystique) en faveur des musulmans qui forme le sens de leur vie offerte pour l'Islam et le monde arabe. Désormais, ils partageraient la même aventure spirituelle, ils

<sup>22</sup> Jacques Keryell est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés à Louis Massignon dont *Jardin donné*, Éditions Saint-Paul, 1993. On consultera aussi *Louis Massignon et ses contemporains*, sous sa direction, Khartala, 1997.

communieraient dans une identique vocation mystique, le même sacrifice : « nos deux sacrifices, *écrivait Louis Massignou*, indistincts désormais, pour toujours, comme le clou de la Croix qui perce nos deux mains unies, dans notre blason de tertiaires franciscains, où nos deux mains n'en font même plus qu'une, puisque l'autre est celle de notre Unique Amant Jésus » (9 février 1934). Mary Kahîl raconte que ce même jour, sortant de l'église franciscaine où ils avaient prononcé leur vœu, elle avait trouvé un immense clou de charpentier et l'avait donné à Massignou. « Il m'a dit : pourquoi ce clou ? Je lui ai dit : Pour vous percer le cœur. Et il a mis le clou dans sa poche. » Désormais ils vivraient de la même vie de substitution amoureuse : « Toutes les promesses de la grâce sont réunies, nous pouvons « commencer » dans la paix et la certitude humble que N.S. nous aime, et que nous nous aimons uniquement en Lui, pour toutes les âmes arabes et musulmanes qui L'attendent » (Jérusalem, 17 mars 1934)<sup>23</sup>.

Un jour, sans doute, il sera possible de prendre connaissance des centaines de lettres que Louis Massignou a adressées à Mary Kahîl (actuellement aux Archives vaticanes) jusqu'à sa mort<sup>24</sup> et de mesurer alors l'exceptionnelle amitié spirituelle qui fut la leur, qui culminera dans le sacerdoce de Louis Massignou<sup>25</sup>.

Pour en revenir à Mary Kahîl *l'Égyptienne* et à toute sa « vie engagée », les événements même anecdotiques<sup>26</sup>, que rapportent Jacques Keryell, décrivent parfaitement ses amitiés, ses nombreuses relations et son action militante durant près de soixante ans de 1920 à 1980. Parmi ceux qui l'ont accompagnée et soutenue, des noms connus : Louis Massignou, bien sûr, mais aussi Taha Hussein, Ahmed Lofti al-Sayyed, Giorgio la Pira (maire de Florence), le père Anawati, Louis Gardet, le père Zundel, le père Voillaume, etc. Des femmes aussi : Houda Chaaraoui (1879-1947), fondatrice du mouvement féministe égyptien, Céza Nabarawi. Ce n'est pas sans émotion non plus que l'on retrouve parmi les amies de Mary Kahîl,

<sup>23</sup> Telle est le ressort intime et l'origine de la sodalité de prières – la *Badaliya* – créée au Caire, en 1934, par Louis Massignou et Mary Kahîl, à laquelle J.K. consacre de nombreuses pages : cf. chap. II : *Documents sur la Badaliya*.

<sup>24</sup> Des extraits de cette correspondance ont été publiés par J.K., cf. Louis Massignou, *L'Hospitalité sacrée*, Nouvelle cité, 1987.

<sup>25</sup> Bien que marié, et père de trois enfants, Louis Massignou fut ordonné prêtre de l'Église grecque-catholique, au Caire, par Mgr Kamel Medawar, le 28 janvier 1950.

<sup>26</sup> J.K. raconte, par exemple, que c'est Mary Kahîl qui remarqua la première les dons musicaux de la plus connue des chanteuses égyptiennes Oum Kalthoum (morte en 1975).

le grand écrivain, malheureusement oubliée de nos jours, Qout el Qouloub<sup>27</sup>.

En 1952, les biens de Mary Kahîl sont mis sous séquestre. « Elle eut ce mot superbe : *Merci, mon Dieu, merci ! Je ne savais plus quoi faire de ma fortune. C'est bien que Nasser me la prenne !* »



Marie Kahîl (à gauche) avec Abd el-Nasser et les officiers de la révolution.

Parmi les œuvres auxquelles Mary Kahîl a attaché son nom (à côté de l'œuvre Mohammed Ali, de l'Association Banât el-Nîl, etc.), la plus importante fut certainement *Dar as-Salam* – la Maison de la Paix – au Caire, dont nous parlerons dans la prochaine livraison des *Cahiers d'Orient et d'Occident*.



Mary Kahîl (à gauche) à l'Association Banât el-Nîl (les filles du Nil).

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*]

---

<sup>27</sup> Tous les romans de Qout el Qouloub, dont la fameuse *Nuit de la Destinée* ont été publiés aux éditions Gallimard.

## AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

### De l'Orient intérieur

« Le Mont spirituel », par Jean Moncelon.

### Documents d'Orient et d'Occident

Auguste Jundt, « Les amis de Dieu de la Haute Allemagne »,  
troisième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.

Margaretha Ebner, « Oraison ».

« Trois chants », extraits du *Voyage de Chardin de Paris à Ispahan*,  
(suite et fin), Paris, 1811.

*Manou*, par Louis Jacolliot, Paris, 1876.

### Libres destinations

Vincent-Mansûr Monteil, « De la Perse à l'Iran (itinéraire  
spirituel) », extrait, Institut Français de Damas, 1957.

CR de *Mary Kabîl, Une grande dame d'Égypte*, par Jacques Keryell.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2010